

visite. Pourquoi pas l'imam ? ai-je pensé. Mais nul ne me l'a proposé et je n'en ai rien dit, il ne fallait tout de même pas exagérer. Je l'aurais pourtant bien écouté, celui-là, même si à cette époque tout Arabe croisé dans le couloir – et il y en avait beaucoup parmi les familiers des patients – me faisait d'abord l'impression d'être un égorgeur, impression que j'effaçais presque aussitôt avec un salut, un sourire, qu'on me rendait presque toujours. Oui, pourquoi pas l'imam ? Être blessé par des tueurs qui ne devaient à peu près rien savoir de la religion qu'ils prétendaient défendre, n'était-ce pas une bonne occasion de me familiariser avec celle-ci auprès d'un homme qui aurait peut-être à cœur de me l'expliquer ? Il y avait trois exemplaires du Coran chez moi, chacun m'avait suivi dans un pays arabe ou un autre, maintenant ils reposaient chez moi en paix au rayon philosophie, très en désordre. Justement, mes parents venaient de retourner chez moi pour récupérer quelques affaires et ma mère ne cessait une fois de plus de râler auprès de mon frère contre l'entassement abominable des livres. Je n'ai pas osé lui demander d'y chercher un Coran, le grand vert, celui traduit et présenté par Jacques Berque, et, oubliant l'imam, j'ai accepté de recevoir l'aumônier.

Je n'étais pas croyant, l'idée d'une confession me semblait comique, mais je me sentais finalement prêt à tout accueillir ou presque, comme si mon état m'avait dépouillé de tout sauf de curiosité. Je me sentais vierge et bienveillant comme l'agneau ayant survécu au loup, comme jamais. L'aumônier était un bonhomme avec des lunettes de prêtre, bon marché, et un bon sourire qui ne voulait surtout pas m'embarrasser. Sa présence m'a aussitôt stimulé et je l'ai vu deux fois. Comme nous voulions avoir la paix, on nous a installés la première fois dans la remise, la seconde dans l'inquiétante guérite. Il y avait au-delà de ma chambre une dernière chambre, je l'ai dit, où l'on mettait les patients détenus. Ils devaient être surveillés vingt-quatre heures sur vingt-quatre. L'inquiétante guérite, en surplomb de cette chambre, avait des baies vitrées fumées. La seconde fois, la chambre était vide. Nous nous sommes installés dans la guérite. Les policiers qui me protégeaient ne nous ont pas suivis.

De la première conversation, je me souviens de la pharmacie qui nous entourait du sol au plafond et d'avoir discuté, en regardant les compresses, du pardon.

Je n'avais rien à pardonner à des hommes qui étaient morts et qui n'avaient d'ailleurs demandé pardon à personne, mais je ne les accusais pas non plus. À vrai dire, je me foutais des frères K, comme je me foutais des discours qui les condamnaient ou qui, sous prétexte de sociologie ou de pensée, cherchaient déjà à les comprendre. Je recommençais à lire un peu les journaux, sur Internet, et j'étais stupéfié, moi le journaliste qui n'aurait pas dû l'être, par cette prodigieuse capacité du monde contemporain à bavarder de l'explication et du commentaire à propos de tout et n'importe quoi. Le brouhaha autour des frères K, c'était l'épidémie Dostoïevski : tout le monde se prenait pour le romancier épileptique, tout le monde voulait comprendre et conter la geste des deux possédés. L'aumônier, lui, avait une timidité et un silence de bon aloi. Il était sans soutane et marchait avec naturel sur des œufs. « Vous ne croyez pas en Dieu, m'a-t-il murmuré à la fin du premier entretien, mais peut-être une forme de prière peut-elle vous aider quand même ? » « Je vais y réfléchir, lui ai-je dit, et je vous en reparlerai, merci en tout cas d'être venu. »

La seconde fois, dans l'inquiétante guérite, j'ai dit que ma seule prière passait pour l'instant par Bach et Kafka : l'un m'apportait la paix, et l'autre, une forme de modestie et de soumission ironique à l'angoisse. L'actualité, dans l'immédiat, n'avait plus rien de la prière hégélienne du matin. Tandis qu'il me parlait, j'ai regardé par la vitre le lit vide, celui du détenu absent, je me suis vu dans ce lit et j'ai senti dans l'air comme une menace. Il a ensuite été question de la nature du Mal, le mot « Job » a été prononcé, peut-être aussi l'expression « tas de fumier », enfin le mot « rose » a dû pousser, fleurir, désignant quelque chose d'assez simple qu'il appelait la foi et moi, somme toute, beauté, mais je ne me souviens plus de ce que nous avons dit exactement là-dessus et je ne l'ai jamais revu.

Deux instruments sont entrés peu après dans ma vie, l'un pour deux semaines et demie, l'autre pour quatre mois : le VAC et la gastrostomie. Le VAC (Vacuum Assisted Closure) est un petit aspirateur à pression négative, qu'on utilise surtout pour les grands brûlés, de façon à réduire les plaies, à leur permettre de cicatriser plus rapidement, en aspirant le pus et les sérosités. On fixe sur la plaie une mousse, adaptée à sa taille, qui baigne dans une gelée au goût amer qu'on ne sent pas